

VOYAGE Littéraire de la Grece ou Lettres sur les Grecs anciens & modernes, avec un parallele de leurs Mœurs; par M. GUY S, Secrétaire du Roi, de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Marseille; nouvelle Édition, revue, corrigée & augmentée: on y a joint un Voyage de Sophie à Constantinople, un Voyage d'Italie, & quelques Opuscules du même Auteur. A Paris, chez la veuve Duchesne, rue St. Jacques. 2 vol. in-8vo. ornés de gravures. 1777.

L'Esclavage & le Despotisme n'ont pu dégrader le caractère fier & mâle de l'ancienne Grece, au point de le rendre méconnoissable. M. Guys retrouve presque ses usages, une grande partie de ses mœurs, le fonds de son génie, ses vices & ses vertus, quoiqu'altérées dans la Grece moderne. Il a suivi les Grecs actuels dans leur vie privée, au sein de leurs familles; il les a confrontés avec leurs ancêtres, en remontant jusqu'à Homere, & il a trouvé presque tout dans le même état. » Il ne faut plus, dit-il, chercher, parmi les esclaves, ce Peuple-Roi des beaux tems de la Grece, mais les hommes sont toujours les mêmes, & ils ont fidelement

» conservé ce qui n'a pas dépendu de ceux qui
 » les ont soumis. S'ils ont conservé leur caractere,
 » leur habillement, leurs coutumes, c'est
 » qu'ils ont regardé leurs usages comme la seule
 » propriété qui leur restoit. «

Le parallele des mœurs actuelles avec les mœurs antiques, est un des spectacles les plus intéressans pour quiconque connoît l'antiquité. Nous voudrions pouvoir le suivre avec M. Guys. C'est toujours avec les Grecs d'Homere, de Démosthene, de Thucydide, de Plutarque, de Pausanias, &c. qu'il confronte ses Grecs modernes. Les Auteurs dramatiques, & Térence sur-tout lui ont fourni des Mémoires sur la vie domestique des anciens. Ces traits de ressemblance entre les Grecs modernes & les anciens étoient échappés à la plupart des Voyageurs, qui, en parcourant les Isles de l'Archipel, ont plus observé les lieux que les hommes; M. Guys a cru que la réunion de ces rapports pouvoit intéresser, & il en a fait la matiere de son Ouvrage. Nous allons citer quelques exemples de cette conformité de mœurs & d'usages que l'Auteur a remarquée.

Chez les anciens, une femme qui avoit nourri une jeune personne, ne la quittoit plus, même après son mariage; elle devenoit sa gouvernante, sa confidente & son conseil. De-là vient que dans les anciennes Tragédies Grecques, une Princesse ne paroît presque jamais sur la Scene, sans être accompagnée de sa nourrice. Le même usage s'observe encore aujourd'hui en Grece, où, dans toutes les bonnes maisons,

la nourrice du Maître ou de la Maîtresse, fait partie de la famille. Cette nourrice s'appelle *Parmana*, nom expressif qui signifie *seconde mere*. Les Dames Grecques ont encore, comme autrefois, un grand nombre de filles esclaves ; qui les suivent lorsqu'elles sortent du logis. On fait que cet usage est très-ancien parmi les Grecs. Plutarque, au sujet des Suivantes, rapporte que les Athéniens s'étant un jour assemblés au Théâtre pour voir jouer quelque Tragédie nouvelle ; un des principaux Acteurs, près de venir sur la Scene, demanda un masque de Reine, parce qu'il devoit jouer un rôle de Prinçesse, & un grand nombre de Suivantes, parées magnifiquement. Comme Médanthius, qui faisoit les fraix du chœur, ne les fournissoit point, l'Acteur s'emportoit & faisoit attendre les Spectateurs ; ne voulant point absolument paroître sans tout ce cortège. Médanthius, lassé des difficultés qu'il faisoit, le poussa par force au milieu du Théâtre, en lui criant : *tu vois la femme de Phocion ; qui paroît en public avec une seule servante, & tu viens faire ici le glorieux, pour corrompre les mœurs de nos femmes ?* Ce mot, qui fut dit assez haut, ayant été entendu, tout le Théâtre le reçut avec de grands applaudissemens. Zaleucus, Législateur de Locres, en Italie, pour réprimer le faste des cortèges, défendit qu'aucune femme libre se fit accompagner par plus d'une Suivante, à moins qu'elle ne se fût enivrée.

Les jeunes filles, en Grece, ont entr'elles un jeu qui consiste à se donner des baisers sur les yeux, en se prenant par les oreilles. Ce

témoignage d'amitié est très-ancien. » Je n'aime
 » point *Alcipe*, dit un Berger de Théocrite,
 » parce que quand je lui ai fait présent d'un
 » beau pigeon, il ne m'a pas baisé, en me pré-
 » nant par les oreilles. «

L'éventail qui sert de parasol aux Dames Grecques, est exactement le même que celui dont les anciens faisoient usage. Cet éventail est fort grand, arrondi, composé de plumes de Paon, & garni d'un manche d'ivoire. Il porte au centre un petit miroir. Les Dames s'en servent à la campagne, & quand, fatiguées de la chaleur, elles se reposent sur un sofa, une esclave prend l'éventail, & en agite l'air autour de sa Maîtresse pour la rafraîchir. Athénée a peint ce même éventail, en citant des vers d'Anacréon, où ce Poète fait le portrait d'un certain *Artemon*, homme voluptueux & efféminé, portant, dit-il, un éventail rond, à manche d'ivoire, qui lui sert de parasol, comme aux femmes.

C'est sur-tout dans la conversation que se déploie le caractère national des Grecs. On y reconnoît ce feu, cette imagination ardente, cette énergie, cette abondance, cette facilité d'expression, qui regnent dans les écrits des anciens. Lorsqu'on les voit s'entretenir entr'eux, on diroit, à leurs gestes, à leurs mouvemens, au ton animé dont ils parlent, qu'ils disputent vivement. On se tromperoit: c'est leur vivacité naturelle qui échauffe un simple récit, qui les porte à s'interrompre, à prodiguer les exclamations, à faire parler &

82 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

rendre présens les Acteurs des faits qu'ils racontent. Les jeunes filles, sur-tout, aiment à exagérer ce qu'elles ont vu ; les tropes, les images, les comparaisons, les figures leur sont très-familieres, & les sermens viennent toujours à l'appui de ce qu'elles avancent. Une d'elle arrive-t-elle à la campagne, où l'on se rassemble dans la belle saison ? voici les propos qu'elle tiendra à sa compagne. » Quoi ! *Lucia*, » vous dormez, & l'on danse dans la prairie. » Nous avons des instrumens, *Stamaté* joue » de la lyre, *Zoé* mene le branle : & toutes » les meres, assises sous le grand peuplier, » sont enchantées de la voir. Venez donc, & » que la fiere *Zoé* ne dise pas : j'ai eu l'hon- » neur de la danse, j'ai mené seule le branle, » seule j'ai été applaudie, j'ai brillé à la tête de » mes compagnes. Elle le diroit, j'en jure par » vos yeux, sans ajuteur : parce que *Lucia* » n'y étoit pas. Vire donc, que je vous aide » à mettre cette robe rose, qui vous sied si » bien, ce bouquet de lilas sur votre tête. » Doublons le pas, j'entends la lyre : ah ! cou- » rons, courons, *Lucia* ; & qu'en vous voyant, » *Zoé*, à qui la danse a donné le rouge & l'é- » clat des plus belles couleurs, pâlisse & se- » che de dépit. » M. Guys assure qu'il ne fait que traduire ce que lui-même a entendu.

On connoit l'ancienne crédulité des Grecs pour les présages : leurs descendans ne sont pas moins superstitieux à cet égard ; ils ajoutent sur-tout beaucoup de foi à l'art d'interpréter les songes. Leur regle générale est d'en

prendre toujours le contrepied : ainsi les plus sinistres sont interprétés en bonne part ; mais on passe tristement & en tremblant la journée qui suit un songe riant & agréable. Les Grecs , suivant l'usage de leurs ancêtres , emploient même jusqu'au jeûne , pour se procurer des songes heureux. Par exemple , une jeune fille qui se sent pressée du désir de trouver un époux , ne mange en se couchant qu'un gâteau fort salé , & s'abstient de boire. Elle met ensuite sous son chevet trois pelotons de fil , un blanc , un noir , & un rouge. Ces préparatifs étant faits , l'homme qu'elle voit en songe & qui lui apporte à boire , est celui qu'elle doit épouser. Dès qu'elle s'éveille , elle prend un peloton au hasard : le noir désigne un veuf , le blanc un vieux , le rouge un mari jeune & riche , telle qu'elle le desire , &c.

Les Romans , les Contes , les Apologues tirent leur origine de l'Orient. Les Grecs modernes ont hérité du goût de leurs ancêtres pour ces sortes de récits. Parmi eux , les vieilles femmes aiment toujours à conter , & les jeunes se piquent de répéter à l'envi les contes qu'elles ont appris , ou qu'elles savent imaginer elles-mêmes. » J'ai suivi leurs conversations , dit M. Guys , pour en faire un choix. Je vais laisser parler les Grecques , & traduire librement une scène de leurs entretiens , où vous verrez les filles de *Miséc* , on travaillant à leurs broderies , raconter , chacune à son tour , les historiettes qu'elles savent , pour s'amuser. «

§4 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

L U C I A.

» Cette rose que je brode , & que j'ache-
 » vrai sûrement aujourd'hui , me rappelle un
 » joli conte qu'on m'a fait du Berger *Dimi-*
 » *try* , de *Pyrgos*. Il poursuivoit la jeune *Fa-*
 » *nou* , qui nous apportoit tous les matins de
 » la crème & des fraises , lorsque nous étions
 » au village , & il lui disoit un jour : *ô joie*
 » *de mon cœur ! ma lumière , mon ame ! écoute-*
 » *moi & ne suis point ; écoute la vérité que je*
 » *veux t'apprendre : je suis pauvre , je gagne peu ,*
 » *& ne desire rien pour moi. Mais je voudrois*
 » *être le maître de ce nombreux troupeau que je*
 » *mene , pour te le donner ; je voudrois être le*
 » *Roi de ce Village , pour te couronner. Ecoute*
 » *encore....* La jeune *Fanou* rougit , & courut
 » comme si elle se fauvoit : mais en courant ,
 » elle laissa tomber une rose. Le berger la ra-
 » massa avec précipitation , & l'attachant sur
 » sa tête , il dit : *me voilà à présent plus con-*
 » *tent que le Maître de mon troupeau , & que le*
 » *Roi de mon Village.*

Z O É.

» Je n'oublierai jamais ce que j'ai entendu
 » moi-même l'été dernier. J'ai passé l'été dans
 » l'île *Calki* avec ma mere. Notre batelier di-
 » soit un jour à *Rhoda* qu'il aime : *mon chere*
 » *Rhoda , hier j'étois perdu à qui ? sur mon ame :*

» mon sang s'est glacé. J'ai vu les flots cour-
 » roués s'élançer sur moi comme des serpens af-
 » freux, les gouffres de la mer prêts à m'engloutir,
 » & à se fermer sur moi. Une tempête horrible,
 » un ciel noir & lugubre annoncoient la mort.
 » Mon bateau, que je ne gouvernois plus, alloit
 » se briser sur les écueils de Touzla. Tu frémis !
 » ah ! c'est ta seule colere qui m'a fait voir tout
 » cela, ta colere, plus redoutable que la tem-
 » pête & que le naufrage. Je t'ai apaisée, tu
 » as souri, j'ai revu le ciel serein & la mer,
 » tranquille, j'ai été sauvé.

L U C I A :

» J'aime bien une Fable Turque qu'*Hassan*
 » *Effendi* avoit donnée à mon frere pour
 » la traduire. Elle montre combien on a tort
 » de ne pas nous instruire comme les hom-
 » mes, qui nous font accroire tout ce qu'ils
 » veulent. Le grand *Salomon*, dit l'Apologue,
 » après avoir fait bâtir le magnifique Temple
 » qui portoit son nom, fit construire un superbe
 » Palais. Il y avoit rassemblé toutes sortes
 » d'oiseaux, & leur avoit donné à tous le don
 » de la parole. Dans l'immense voliere où ils
 » étoient rassemblés, un vieux moineau étoit
 » toujours en querelle avec sa jeune compagne.
 » *Salomon* prenoit plaisir à les entendre ; car les
 » grands s'amusent souvent, comme nous, des
 » plus petites choses. Un jour l'oiseau grondeur,
 » plus fâché qu'à l'ordinaire, se mit en fureur
 » & dit : *méchante femme, crains ma colere, tu*

» me poiffiras à bout , & alors je renverferai ce
 » Palais , & ie te laiffirai enfevelie fous fes débris :
 » tu ne connois pas mes forces. La pauvre &
 » fimple femelle , bien effrayée , le crut & ne
 » repliqua pas. Mais Salomon , qui avoit tout
 » entendu , appella l'oifeau colere fur le bout
 » de fon doigt , & lui dit : *puiffant moineau ,*
 » *c'eft moi qui ne connois pas vos forces. Aprenez-*
 » *moi donc comment vous pouvez détruire ce vaste*
 » *Palais où je réside.* Le moineau , bien humilié ,
 » répondit : *grand Roi , tu m'as entendu , & j'en*
 » *fuis dans la confufion. Je fais bien que je fuis*
 » *petit & foible ; mais laiffe-moi , je l'en conjure ,*
 » *faire le fort avec ma femme , &c.*

Dans cette multitude d'ufages que les Grecs
 modernes ont retenus de leurs ancêtres , on
 peut encore diftinguer les fuivans ; les libations
 ont continué d'être une des cérémonies des
 feftins Grecs , qu'on n'acheve pas fans répandre
 du vin , en formant des vœux pour le maître
 de la maifon & pour les convives. M. de Peyffo-
 nel , Conful de France à Smyrne , écrivoit à
 M. Guys qu'il avoit obfervé le même ufage dans
 une autre circonftance : » Je me fais fouvent
 » de vous & de votre ouvrage , lui dit-il , en
 » voyant de mes fenêtres un bateau Grec qu'on
 » lançoit à l'eau. Avant de mettre la main à
 » l'œuvre pour commencer l'opération , le conf-
 » tructeur a fait venir du vin , & , tenant la
 » coupe , il en a arrofé la poupe du bâtiment ,
 » en faifant des vœux pour la profpérité du
 » voyage & du propriétaire ; il a bu enfuite
 » & fait boire tous les affiftans. J'ai vu enfin une

» libation dans toutes les formes. » Ce constructeur Grec ne retrace-t-il pas bien, en effet, l'image d'Enée, qui, avant de quitter Alceste & la Sicile, se tient de bout sur la proue de son vaisseau, avec une coupe à la main, jette dans la mer les entrailles des victimes, & fait une libation du vin qu'il répand ?

Les anciens Grecs à la fin du jour, lorsqu'on apportoit de la lumière dans les appartemens, se souhaitoient mutuellement le bon soir ; on n'y manque pas encore aujourd'hui, & cet usage est regardé comme une coutume religieuse.

Il s'observe dans l'isle de Mételin, qui est l'ancienne Lesbos, un usage bien extraordinaire : toutes les propriétés & tous les immeubles, appartiennent aux filles, & à la fille aînée ; disposition qui entraîne l'exhérédation des garçons, qui consentent volontiers à tout céder à leurs sœurs, pour leur procurer de meilleurs établissemens. Ils pourroient, s'ils le vouloient, réclamer la loi Turque, qui admet tous les enfans au partage égal des biens paternels ou maternels ; mais ceux qui auroient recours à ce moyen pour se soustraire à la loi du pays, seroient déshonorés. M. Guys prétend découvrir dans l'Histoire Grecque l'origine de cet usage. Les Lesbiens, après une suite de guerres & de révolutions, ayant été exterminés par les Athéniens, les femmes, qui furent seules épargnées, auront pu s'attribuer la propriété des biens, dans le dessein de les assurer dans leur famille : convention, qui aura pu dans la suite dégénérer en loi.

Il étoit naturel que l'Auteur , en parlant des Grecs , fit aussi mention de l'état actuel des arts parmi eux ; ils ne sont plus à cet égard ce qu'ils étoient autrefois. Ils cultivent encore avec succès la poésie & la musique ; mais on ne retrouve chez eux ni Peintres , ni Sculpteurs , parce que les Turcs n'en souffrent point dans leur Empire. Le talent le plus décidé n'ose reprendre le pinceau pour peindre la figure , ou , s'il le fait , il faut qu'il se dérobe aux regards du public. C'est ainsi que le fils de Soliman , Capitan Pacha , devenu depuis grand-Amiral , s'amusoit secrètement , dans le cours de ses croisières , à peindre les plus belles femmes des îles de l'Archipel. Il avoit fait présent de quelques-uns de ses tableaux à feu M. le Comte Desalleurs , alors Ambassadeur de France à la Porte. Les Grecs ont cependant encore aujourd'hui tout ce qu'ils ont pu conserver de la Grece ancienne : tandis que les hommes sont appliqués au commerce , à la navigation , à l'agriculture , & à différentes fabriques d'étoffes , les femmes dessinent , brodent & nuent parfaitement les fleurs , les fruits , les feuillages , & l'on ne peut se lasser , dit-on , d'admirer le travail de leurs broderies. Ce n'est pas que les Grecs modernes n'aient encore un goût très-vif pour tous les arts qui tiennent aux luxe ; mais le Gouvernement leur impose une contrainte qui les décourage. Tout luxe extérieur leur est interdit ; mais ils savent s'en dédommager au dedans de leurs maisons. On remarque chez les riches le goût , la propreté & la magnificence

des anciennes maisons d'Athènes, dont l'architecture, au-dehors, avoit toujours peu d'apparence & d'éclat, mais qui, dans l'intérieur, étoient recherchées & voluptueuses. Les Grecs, à l'exemple des anciens, ne tapissent point leurs appartemens ; comme eux, ils font peindre sur les murs, non des figures, mais des vases de fleurs, artistement dessinés. Ils ont aussi des lambris dorés d'une belle sculpture, & des plafonds richement incrustés. Lorsqu'ils se croient autorisés à bâtir plus somptueusement, & à étaler leur goût & leur magnificence, il se livrent sans mesure à leur faste. La crainte même des événemens & des disgrâces auxquelles le luxe les expose, n'est pas un motif suffisant pour les arrêter. M. Guys rapporte, à ce sujet, qu'on voyoit, il a quelques années, à Constantinople, sur le canal de la Mer Noire, une magnifique maison, qui appartenoit à un Grec, nommé *Stavraky*, devenu favori du Grand-Seigneur. Mais le Sultan, après l'avoir condamné à mort ; fit détruire ce bel édifice, sur le terrain duquel un autre Grec n'a pas craint depuis de faire élever un Palais, plus superbe encore.

Le dépérissement de l'Architecture dans la Grece, n'a pas été aussi sensible que celui des autres arts. On y rencontre encore d'habiles Architectes. Le Sultan Selim I, qui s'étoit emparé de toutes les Eglises de Constantinople, en laissa une aux Grecs, en faveur d'un Architecte de cette Nation, qui avoit bâti, par ses ordres, une grande & magnifique mosquée à Andrinople. Ce Prince fut si content

de cet Artiste , qu'il lui fit présent non-seulement de l'Eglise Grecque , mais encore de toute la rue où elle étoit située. M. le Roi, Architecte, pendant le séjour qu'il a fait à Constantinople en 1753, ayant été conduit à la Mosquée que faisoit bâtir le Sultan Mahmoud, ne pût s'empêcher d'admirer le procédé simple & facile avec lequel l'Architecte Grec, chargé de la construction de cet édifice, élevoit la grande voûte, qui devoit le couvrir entièrement : une perche, placée au centre de l'échafaudage qui remplissoit tout l'intérieur de la Mosquée, se mouvant circulairement en tout sens, décrivait successivement tous les différens cercles concentriques de la voûte, & désignoit la place de chaque brique qui entroit dans sa construction. Lorsque, par ce procédé, la perche, en s'élevant peu-à-peu, étoit parvenue à la ligne perpendiculaire, on fermoit la voûte avec une pierre qui en faisoit la clef. Le Palais de l'Empereur Dioclétien, à Spalatro en Dalmatie, est encore un Ouvrage des Grecs, qui rappelle la magnificence des anciens monumens, quoique, dans l'ensemble de cet édifice, on apperçoit des marques sensibles de la décadence de l'Architecture. Les ruines en ont été dessinées sur les lieux par M. Clérisséau, Artiste éclairé, dont le goût & les talens sont connus. On doit se rappeler encore que sous le regne de Justinien, deux Architectes Grecs, Anthémius & Isidore bâtirent le magnifique Temple de *Sainte-Sophie*, édifice que tous les connoisseurs admirent, &

qui a servi de modele pour tous les Dômes modernes.

C'est encore dans l'Orient & chez les Grecs qu'on retrouve l'ancienne adoption, pratiquée avec toute la solemnité qui accompagnoit autrefois cet acte public. Voici quelques détails sur cette touchante cérémonie. Celui qui doit être adopté est conduit à l'Eglise par ses parens, comme celui qui adopte est accompagné des siens. Ils portent l'un & l'autre un cierge allumé : l'adopté se tient de bout près du Sanctuaire ; le pere adoptif est en dehors. Le Prêtre, revêtu de ses ornemens, récite les prieres d'usage, & donne la bénédiction à tous les deux. Alors l'adopté sort du Sanctuaire, & s'avance vers le pere adoptif, qui le reçoit dans ses bras, & le serre affectueusement contre son sein. Le fils se prosterne, &, dans cette posture, le pere lui pose le pied droit sur le derriere du col, & dit : *tu es aujourd'hui & tu seras à l'avenir mon fils ; car c'est aujourd'hui que je t'ai engendré.* Il le relève ensuite & l'embrasse de nouveau ; l'adopté lui baise les mains & l'appelle son pere. Le Prêtre termine les prieres par une exhortation pathétique, qu'il adresse à ceux qui en sont l'objet, pour les engager à remplir mutuellement les nouveaux devoirs de pere & de fils qu'ils viennent de s'imposer. Après la cérémonie, on dresse un acte qui est signé par le pere adoptif, par les parens & les autres témoins qui ont été présens. Cet écrit donne à l'adopté le droit d'hériter des biens de son nou-

92 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

veau pere ; mais ce droit n'exclut point ce lui qu'il conserve toujours sur la succession de ses parens légitimes. Jusqu'à l'âge de quinze ans, l'enfant est obligé de prendre le nom du pere qui l'adopte ; mais après cet âge, il lui est libre de conserver le sien, ou de porter celui de la famille dans laquelle il est entré. Si l'enfant est en bas âge, toute la cérémonie se réduit à le faire passer sous la chemise de la femme du pere adoptif, laquelle, en ce moment, déclare qu'elle reconnoit & adopte cet enfant comme si elle l'avoit fait. Quelques-uns, après la cérémonie symbolique de la chemise, appellent le *Papas*, qui récite quelques prieres ; mais l'intervention du Prêtre n'ajoute rien à cette adoption, & l'on peut s'en dispenser.

On connoit encore en Grece un autre genre d'adoption, qui est particulièrement en usage parmi les Marins ; c'est proprement une confraternité, dans laquelle on s'adopte pour freres, sous le titre de *freres de la Sainte-Ceinture*. Le Prêtre donne à l'Eglise, aux freres adoptifs, une ceinture venue de Jérusalem, & les bénit : ils jurent de s'aimer fidèlement, de se secourir, & de ne jamais s'abandonner. Les femmes ont voulu suivre le même usage, & elles se donnent mutuellement le nom de *sœurs*. Enfin, comme les abus s'introduisent jusques dans les meilleures institutions, on a voulu établir cette adoption entre les deux sexes ; sans doute, pour user du privilege & des facilités que pouvoit donner le titre de frere & de sœur. Mais la multiplicité des inconveniens

qui en résulterent, ne permit pas à l'Eglise Grecque de tolérer long-tems ces dangereuses alliances, qu'elle fut obligée de supprimer & de défendre.

L'Auteur, en parlant des Grecs, se trouve quelquefois dans la nécessité de faire mention des Turcs, & de quelques-uns de leurs usages. Nous nous bornerons à faire part à nos Lecteurs d'une observation qu'il a faite sur le recueillement profond, dans lequel un Turc en priere paroît absorbé. » Je revenois un jour, » dit-il, en compagnie & à cheval du Village » de Belgrade. Un Turc faisoit sa priere sur » le bord du chemin, & je le considérois attentivement. On m'assura que si j'approchois » de lui, il ne leveroit seulement pas les yeux » pour me regarder. J'étois jeune & nouvellement arrivé en Turquie; je ne pus croire » ce qu'on me disoit. Je m'éloignai pour arriver au galop sur l'homme en priere: il se tint immobile. Je tournai autour de lui, il sembloit ne pas m'appercevoir; il continuoit de se lever & de se mettre à genoux, sans lever les yeux. Enfin, j'appuyai presque sur lui la tête de mon cheval; mais il ne daigna pas se détourner pour me dire la moindre injure ou pour me faire aucun signe. Ainsi j'aurois perdu la gageure, si j'avois parié que j'interromprois sa priere. «

Nous ne suivrons pas M. Guys, dans tous les détails où il entre sur les cérémonies du mariage & de la sépulture des Grecs, sur l'habillement, la coëffure & la toilette des fem-

mes, sur leurs fêtes, leurs festins, leurs danses, leurs jeux, leurs bains, leur hospitalité, &c. Il montre, par une suite de rapprochemens, que les usages modernes, sur tous ces points, sont à-peu-près les mêmes que ceux des anciens Grecs. Toutes ces observations sont intéressantes. Il n'y a pas une page de ce voyage qui ne soit amusante & instructive. Peut-être, y a-t-il cependant quelques détails où M. Guys croit voir trop clairement l'antiquité. On auroit aussi désiré qu'il eût un peu moins prodigué l'érudition Grecque, & que pour établir le rapport d'un usage moderne avec ceux de l'antiquité, il se fût borné à une ou deux citations de passages anciens, sans trop les multiplier.

L'Auteur a joint à la fin de son Livre, un *Voyage d'Italie*, qui n'apprend rien de neuf, & qui d'ailleurs est surchargé d'annotations minutieuses sur les jours de beau tems, de pluie, de neige, de mauvais chemins, & d'autres circonstances accidentelles, qui ne peuvent être d'aucune utilité pour les Voyageurs. L'Auteur décrit ce qu'il a vu; mais tant d'autres ont vu! Il faut se contenter de ses réflexions.

La relation de son voyage de Sophie à Constantinople a un tout autre mérite. L'itinéraire est si exact, qu'il a servi à deux Ambassadeurs qui ont suivi la même route que M. Guys, en allant par terre à Constantinople.

Nous ne pouvons quitter cet excellent Ouvrage, sans transcrire une anecdote que M. Guys rapporte à l'occasion d'un proverbe Grec sur le malheur.

» Un Capitaine de Martigue, petite Ville
 » de Provence, commandant un vaisseau mar-
 » chand, sur lequel j'étois embarqué, me ra-
 » conta qu'un Matelot de son pays avoit
 » épousé une femme jeune, belle & vertueuse.
 » Cette femme ayant dépensé peu-à-peu l'ar-
 » gent que son mari lui avoit laissé en s'em-
 » barquant, eut recours à un Bourgeois de
 » Martigue qui la protégeoit. Cet homme,
 » épris tout-à-coup de la beauté de l'emprun-
 » teuse, osa mettre au service qu'elle lui de-
 » mandoit un prix que l'honnête femme indi-
 » gnée lui refusa sans hésiter, dans l'espérance
 » que son mari reviendrait bientôt. Le Mate-
 » lot n'arrivoit point, & en peu de jours,
 » toutes les ressources de cette femme étant
 » épuisées, la cruelle nécessité se fit sentir. Elle
 » étoit mère; ainsi craignant de voir périr de
 » besoin, & l'enfant qu'elle nourrissoit & un
 » autre un peu plus âgé qui lui demandoit du
 » pain, elle alla retrouver son tyran dans l'es-
 » pérance de le fléchir. Les prières & les lar-
 » mes n'ayant pu rien obtenir du barbare,
 » elle fut obligée de capituler, & vaincue par
 » le besoin, elle lui permit de venir souper,
 » pour passer ensuite la nuit avec elle. Après
 » le souper qui fut triste, le Bourgeois la
 » pressa de remplir leurs conventions. La pau-
 » vre femme prend alors au berceau son en-
 » fant qui étoit endormi, & le pressant contre
 » son sein, les yeux remplis de larmes, elle
 » lui dit : *Tette, mon enfant, & tette bien; tu*
 » *reçois encore le lait d'une honnête femme, que la*

« nécessité poignarde. Demain..... que ne puis-je
 « hélas ! te servir ! demain tu n'auras plus que le
 « lait d'une malheureuse..... Ses larmes acheverent.
 « Le Bourgeois, ému du spectacle, & décon-
 « certé, s'enfuit en jettant sa bourse ; & en s'é-
 « criant : *Il n'est pas possible de résister à tant de vertu, &*

*(Année Littéraire ; Journal des Sciences &
 des Beaux-Arts ; Journal de Paris ;
 Affiches & Annonces de Paris.)*

*DISSERTATION sur la nature du
 froid, avec des preuves fondées sur de
 nouvelle expériences chymiques ; par M.
 HERCKENROTH, Apothicaire, Aide-
 Major des Camps & Armées du Roi. A
 Paris, chez Monory, Libraire, rue &
 vis-à-vis la Comédie Française. Brochu-
 re, in-12. 1777.*

Nous avons eu occasion de voir l'année der-
 nière, M. Herckenroth, lorsqu'il préparoit son
 manuscrit pour le livrer à l'impression. Enthou-
 siasmé du système qu'il alloit publier, il nous
 parut persuadé que ses observations devoient
 occasionner une grande révolution dans la Phy-
 sique & dans la Chymie. Dépourvus des con-
 noissances nécessaires pour apprécier ses décou-
 vertes, nous avons indiqué à notre Chymiste
 un homme bien en état de l'entendre, & de lui